

Président du Conseil d'administration
Jean-Philippe Billarant

Directeur général
Laurent Bayle

CITÉ DE LA MUSIQUE

DOMAINE PRIVÉ
Wayne Shorter

Du samedi 17
au dimanche 25 janvier 2004

Vous avez la possibilité de consulter
les notes de programme en ligne,
2 jours avant chaque concert :
www.cite-musique.fr



Le saxophoniste et compositeur Wayne Shorter vit le jazz comme un monde sans frontière. Ce « Domaine privé » rend hommage à ses multiples talents et à ceux des musiciens qu'il côtoie. À 70 ans, Wayne Shorter est le plus grand saxophoniste vivant avec Sonny Rollins. Au soprano comme au ténor, il a su se démarquer de son idole John Coltrane par sa sonorité pudique, un phrasé sinueux ponctué de pauses imprévisibles, de suspensions méditatives et d'accélération rageuses.

Il est aussi l'un des meilleurs compositeurs du jazz : un genre dont il a toujours aimé transgresser les frontières, comme le démontre ce « Domaine privé ».

Passager fulgurant des Jazz Messengers d'Art Blakey, Wayne Shorter a été l'auteur d'une demi-douzaine de chefs-d'œuvre du label Blue Note, le soliste-compositeur privilégié du célèbre quintet de Miles Davis de 1964 à 1969, puis l'un des inventeurs du jazz-fusion avec le groupe Weather Report.

Shorter multiplie les expériences personnelles et les rencontres fructueuses avec des vocalistes très divers : la Canadienne Joni Mitchell, le Brésilien Milton Nascimento, le Napolitain Pino Daniele, le Mexicain Carlos Santana, le Malien Salif Keita. Il donne aussi régulièrement des concerts en duo avec son vieil ami, le pianiste Herbie Hancock.

Gérald Arnaud

SAMEDI 17 JANVIER - 20h ET DIMANCHE 18 JANVIER - 16h30

Samedi 17 janvier - 20h
Dimanche 18 janvier - 16h30
 Salle des concerts

Salif Keita

Première partie : La Transgression

Seckou Keita, danseur et chorégraphe
Aminata Camara, danseuse
Pele Camara, danseur
Blanche Ama, danseuse
Seyba Cissoko, percussions
Ahmed Sylla, percussions

20'

Deuxième partie : **Salif Keita** et ses musiciens

Salif Keita, chant
Souleymane Doumbia, percussions
Souleymane Kouyate, djelli n'goni
Diely Moussa Kouyate, guitariste
Johnson Mensah, basse
Abdoulaye Diabate, claviers
Adama Kouyate, tamani
Drissa Bagayoko, djembe
Harouna Samake, kamale n'goni
Mamadou Kone, calebasse
Aminata Doumbia, choriste
Rokiatou Kouyate, choriste
Aminata Koite, choriste

90'

Durée du concert : 1h50 sans entracte

Salif Keita **Il n'est pas anodin que** Wayne Shorter ait choisi la voix d'or de Salif Keita pour initier son « Domaine privé ». La culture africaine est ainsi placée aux avant-postes du faisceau d'inspirations menant à la construction de son œuvre. Mais pourquoi Salif Keita ? Sans doute parce qu'il incarne dans le domaine des musiques africaines, tout comme Weather Report pour le jazz de son temps, l'avènement d'une écriture électronique au service d'un art fondé sur l'oralité.

En 1987-1988, Salif Keita ouvre aux musiques africaines la voie d'un nouvel univers. *Soro*, premier album qu'il enregistre en France, est réalisé par deux sorciers des synthés, François Bréant et Jean-Philippe Rykiel. Propulsée dans les sphères explorées par l'avant-garde du jazz-rock, la force émotionnelle du chant de Salif, chargé de mystère et de tradition, s'en trouve portée à une puissance encore insoupçonnée. L'enregistrement provoque une onde de choc outre-Atlantique. Carlos Santana fait de *Soro* son disque d'île déserte. Miles Davis ne veut pas croire qu'il est d'un Africain. Quincy Jones rédige ses félicitations... Le rapprochement avec les maîtres de la scène américaine semble dès lors inéluctable. Joe Zawinul assume ainsi la direction artistique, les arrangements et les orchestrations de l'album *Amen* (Island, 1991). Le magicien des claviers de Weather Report (1970-1987) vit l'expérience comme « *une rencontre décisive, profondément enrichissante* ». Il invite Wayne Shorter à poser quelques mélodies de soprano sur l'album.

Ce qui peut apparaître à l'époque comme une rupture culturelle consommée constitue, a posteriori, la véritable initiation de Salif Keita au marché musical globalisé. Durant ses années d'intense circulation autour du monde, à travers ses rencontres avec des artistes de haut niveau international, le chanteur africain engrange une connaissance approfondie des réseaux de création et de diffusion. S'il pousse ses expériences musicales aux limites de l'occidentalisation (notamment avec l'album *Sosie*, 1996, où il reprend des chansons de Serge Gainsbourg, Léo Ferré,

Mort Shuman ou Michel Berger), son retour aux sources à la fin des années 1990 bénéficie de sa longue expérience. Lorsqu'il revient au Mali, son écriture d'inspiration traditionnelle mandingue en acquiert un prodigieux rayonnement. Passeur entre deux mondes, Salif Keita figure à présent parmi ces sages modernes qui savent orienter vers son devenir l'héritage musical transmis depuis des générations.

François Bensignor

Mardi 20 janvier - 20h

Salle des concerts

Darius Milhaud (1892-1974)*La Création du monde, op. 81 a*

15'

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)*Concerto pour piano et orchestre n° 17 en sol majeur, K. 453*

Allegro

Andante

Allegretto

30'

entracte

Béla Bartók (1881-1945)*Concerto pour deux pianos, percussion et orchestre*

Assai lento - Allegro molto

Lento, ma non troppo

Allegro non troppo

25'

Sergueï Prokofiev (1891-1953)*Symphonie n° 1 en ré majeur op. 25, dite « classique »*

Allegro

Larghetto

Gavotte

Final

15'

Emanuel Ax, piano**Yoko Nozaki**, piano**Stéphane Pélégri**, percussion**Thierry Huteau**, percussion**Orchestre national de Lyon****David Robertson**, direction

Durée du concert (entracte compris) : 2h

Ce concert est enregistré par France Musiques, partenaire de la Cité de la musique.

Darius Milhaud **Composée et créée en 1923** par les Ballets Suédois au Théâtre des Champs-Élysées, *La Création du monde* est la première œuvre orchestrale importante née sous l'influence immédiate du jazz. En effet, si dès 1918 Stravinski s'en était inspiré dans *Ragtime* et *L'Histoire du soldat*, il ne connaissait alors cette musique qu'indirectement et de très loin, à travers ses succédanés de music-hall et ses transcriptions très approximatives.

En revanche, Milhaud a séjourné longuement à New York en 1922. La chanteuse Yvonne George l'a entraîné dans les théâtres de Broadway où elle se produisait, et surtout dans les clubs de Harlem. Enthousiasmé, Milhaud consacra à cette découverte un chapitre entier de ses *Études* (1927) qui, bien que méconnu, est le premier essai musicologique pertinent sur le jazz. Distinguant déjà sa forme authentique des imitations, qu'il qualifie sans pitié de « mondaines », il exalte « le côté profondément humain qu'il est capable d'avoir et qui bouleverse aussi complètement que n'importe quel chef-d'œuvre de la musique universellement reconnu. » Plus tard, dans *Notes sans musique* (1949), Darius Milhaud écrit : « La Création du monde m'offrit enfin l'occasion de me servir des éléments de jazz que j'avais si sérieusement étudiés : je composai mon orchestre comme ceux de Harlem, de dix-sept musiciens solistes, et j'utilisai le style jazz sans réserve, le mêlant à un sentiment classique. » Sous-titrée « ballet nègre », *La Création du monde* illustre idéalement l'engouement certes confus et naïf de l'intelligentsia parisienne des années vingt pour « les arts nègres », jazz et culture africaine pêle-mêle. Le poète Blaise Cendrars, qui signe l'argument, vient de publier son *Anthologie Nègre*. Le peintre Fernand Léger, auteur du décor et des costumes merveilleux inspirés des masques africains, a séjourné en 1917 à Harlem, où il s'est épris du blues. La genèse de l'œuvre est amusante : pendant des semaines, les trois compères ne se séparent pas, passant leurs nuits dans les cabarets interlopes de la rue de Lappe où le jazz commence à titiller le « musette », coiffés de grosses casquettes pour mieux se fondre dans le public ! Milhaud écrit la partition dans son appartement de Pigalle en pleine fête de Montmartre : « Par les fenêtres ouvertes on entendait les flonflons des limonaires, les bruits des tirs et les grognements des bêtes sauvages des ménageries. »

Cette ambiance n'est certes pas étrangère à l'extraordinaire débordement de vie qui émane de l'œuvre. Le saxophone alto (qui n'est pas encore à l'époque un instrument majeur du jazz) offre un fil conducteur, relayé par la clarinette dans la « danse du désir ». Leurs inflexions évoquent les subtiles « blue notes » afro-américaines. Les stridences des cuivres et des violons sur une batterie violemment syncopée dans la « danse des animaux » peuvent faire penser à la « jungle music » de Duke Ellington, qui naît au même moment à Harlem.

L'osmose parfaite entre le piano et la percussion (quinze ans avant la célèbre *Sonate* de Bartók dont la version orchestrée figure dans ce concert) est l'un des caractères révolutionnaires de l'œuvre. Mais le plus impressionnant est sans doute la magnifique coda, évanescence et volatile, toute en trémolos, qui illustre si génialement les derniers mots de Cendrars : « *Le couple s'est étreint. La ronde se calme, freine et ralentit et vient mourir très calme alentour. La ronde se disperse par petits groupes. Le couple s'isole dans un baiser qui le porte comme une onde. C'est le printemps de la vie humaine.* »

Laissons au modeste Milhaud le mot de la fin : « *Les éléments apportés par Léger contribuèrent à rendre le spectacle merveilleux. Mais les critiques décrétèrent que ma musique n'était pas sérieuse et convenait plutôt aux dancings et aux restaurants qu'au théâtre. Dix ans plus tard, les mêmes critiques commentaient la philosophie du jazz et démontraient savamment que La Création était ma meilleure œuvre.* »

Gérald Arnaud

Wolfgang Amadeus Mozart Créé le 10 juin 1784 par mademoiselle Babette Ployer, ce concerto fut achevé le 12 avril précédent, soit treize jours après le *Quintette pour piano et vents* K. 452, seule partition que Mozart écrivit pour cette formation, et que lui-même définissait à l'époque comme son chef-d'œuvre. De fait, si l'on écoute bien le concerto, on y entendra, dans les deux premiers mouvements en tout cas, la singulière importance que Mozart accorde aux bois dans les développements – comme s'il tirait les leçons de son *Quintette* –

dans le même temps que les cordes sont primordiales dans les introductions desdits mouvements. Il exploite avec bonheur les enchevêtrements et les mélismes que ces instruments peuvent lui fournir. Conséquemment, la musique suit un parcours particulièrement sinueux, ce qui s'entend aussi dans les modulations peu « orthodoxes » qui jalonnent la partition, dans d'indéfinissables ruptures, dans certains déplacements de registres qui – il faut bien le noter aussi – s'incarnent la plupart du temps dans la partie de piano à découvert.

Il y a bien des thèmes dans ce concerto, mais bien peu sont immédiatement mémorisables, de sorte que cette œuvre n'est pas de celles qu'on chantonne pour soi. Car la partition est rare, qui marque la fin d'une époque où l'écriture peut encore transcrire, ou au moins donner l'idée, de l'improvisation. Soyons exact : l'*Allegretto* final contredit toute cette idée, qui rétablira « l'équilibre » entre le soliste et les différents groupes, dans un joyeux entrain.

Dominique Druhen

Béla Bartók Cette partition très rarement jouée est une transcription orchestrale, par le compositeur, de sa célèbre et géniale *Sonate pour deux pianos et percussion* Sz. 110. Il est assez émouvant de savoir que la création de ce *Concerto*, en janvier 1943, fut l'occasion de la dernière apparition publique de Bartók. En 1940, fuyant le nazisme, il a quitté la mort dans l'âme sa chère Budapest en laissant un testament qui interdit « d'y donner son nom à une rue tant qu'une autre portera le nom d'Hitler ou de Mussolini ». Réfugié à New York sans visa, il est harcelé par les services d'immigration. Il ne survit que grâce à un emploi d'archiviste-ethnomusicologue à l'Université de Columbia. Atteint d'une leucémie, il mourra le 26 septembre 1945 dans un hôpital new-yorkais, peu après avoir appris qu'il était élu « député des émigrés » par le Parlement de la Hongrie libérée. Dans l'intervalle, il s'est remis à composer : le très populaire *Concerto pour orchestre* (1943), la fascinante *Sonate pour violon seul* (créée par Yehudi Menuhin en 1944), le *Concerto pour alto* et, enfin, le troisième *Concerto pour piano*, inachevé.

Ce dernier était conçu à l'origine pour deux pianos. Pourquoi deux pianos ? Béla Bartók est un grand pianiste, marié depuis vingt ans avec sa meilleure élève. C'est ensemble que Béla et Ditta ont créé en 1938 la *Sonate pour deux pianos et percussion*. Mais, depuis, Ditta est devenue un peu folle et Béla s'est retrouvé très seul, peu après la création de ce *Concerto pour deux pianos*. Contemporaine du *Concerto pour orchestre*, cette transcription de la *Sonate* en est très proche pour ce qui est de l'écriture symphonique, séduisante mais sans innovation excessive. Cette « sagesse » semble délibérée. La *Sonate*, dans sa version originelle, est sans doute l'œuvre la plus avant-gardiste de Bartók, qui ne ressentait aucune raison d'en rajouter. L'hypothèse selon laquelle il aurait eu le désir d'adapter sa *Sonate* au goût du public américain semble en revanche assez scabreuse, quand on sait l'exigence et le refus de tout conformisme qui ont marqué jusqu'au bout son œuvre comme sa vie. Il est probable que son intention était plutôt de retrouver un point de convergence entre les deux directions de son génie, pianistique et orchestral, qui ne s'étaient pas croisées depuis le deuxième *Concerto pour piano* de 1931 – où la percussion jouait déjà un rôle majeur. Si Bartók s'est peu intéressé au jazz (sauf lorsqu'il composa ses *Contrastes* pour Benny Goodman), il est en revanche l'un des compositeurs du XX^e siècle qui fascinent le plus les jazzmen, par son intelligence du rythme mais aussi et surtout par son enracinement dans le génie universel des musiques populaires.

Sergueï Prokofiev *Contemporaine de la Révolution* d'Octobre, cette *Symphonie classique Première Symphonie* est en fait la deuxième de Prokofiev, mais il a renié la précédente, composée à l'âge de seize ans. Cette œuvre singulière et anachronique est aussi originale que personnelle. Lorsqu'il la dirige pour la première fois à Petrograd en 1918, en pleine guerre civile, Prokofiev a déjà à son actif une œuvre abondante et vraiment révolutionnaire : ses deux premières sonates, ses deux premiers concertos pour piano, les *Visions fugitives*, l'opéra *Le Joueur* (d'après Dostoïevski) et surtout la *Suite scythe*,

composée en même temps et dans le même style frénétique que *Le Sacre du printemps*.

Déjà reconnu comme un pianiste exceptionnel, Prokofiev a décidé de se passer pour la première fois du clavier pour composer : « *Ainsi naquit le plan d'une symphonie dans le style de Haydn parce que, à la suite de mon travail dans la classe de Tchérepnine, la technique de Haydn m'était devenue limpide et que cette familiarité me donnait plus de sûreté pour me jeter sans piano dans ces eaux dangereuses. Enfin le titre choisi devait être un défi pour mettre les oies en rage, et dans l'espoir secret que je ne ferais qu'y gagner si, avec le temps, la symphonie s'avérait réellement classique.* »

Ainsi le futur compositeur attitré d'Eisenstein et du bolchevisme triomphant compose en 1917 la « 105^e Symphonie de Haydn ». L'instrumentation est rigoureusement fidèle à son modèle du XVIII^e siècle : flûtes, clarinettes, hautbois, bassons, cors et trompettes doublés, timbales et cordes. Écrite en *ré* majeur (la tonalité favorite de Haydn), la *Symphonie classique* ne se distingue en apparence de ses ancêtres que par son finale, où la référence aux chants populaires russes est évidente, mais guère plus que ne l'étaient les emprunts de Beethoven, de Schumann ou de Brahms au folklore allemand. Le vrai mystère de cette symphonie, c'est qu'elle est restée jusqu'à nos jours la plus populaire du XX^e siècle, comme si la recette du succès de cet art né au XVIII^e était vraiment immuable.

G. A.

Mercredi 21 janvier - 20h
Salle des concerts

Wayne Shorter Quartet

Danilo Perez, piano
John Patitucci, contrebasse
Brian Blade, batterie
Wayne Shorter, saxophone

Durée du concert : 1h30 sans entracte

Ce concert est enregistré par France Musiques, partenaire de la Cité de la musique, et filmé par ARTE.

Wayne Shorter Quartet Miles Davis, plutôt avare de compliments, disait de Wayne Shorter : « *ce n'est pas seulement comme saxophoniste que je l'ai engagé : je l'ai pris pour ses idées, et il est devenu le vrai directeur musical de mon groupe.* » En écho, Herbie Hancock remarquait : « *C'est à Wayne que Miles laissait le plus d'espace, et c'est lui qui nous emmenait à son gré dans des directions inexplorées.* » De fait, les quelque vingt compositions de Shorter pour le quintette de Davis sont toutes devenues des « standards » du jazz contemporain. « Footprints » est sans doute la plus célèbre, et c'est ainsi que Shorter a baptisé son nouveau quartette, fondé en 2002. Il suffit pour mesurer son impact inouï de lire les résultats récents du référendum 2003 de la revue *Downbeat*, où critiques et lecteurs s'accordent pour attribuer à Shorter toutes les premières places : meilleur saxophoniste, meilleur compositeur, meilleur orchestre, « jazz artist » de l'année... tandis que, les deux premiers albums du quartette, *Footprints Live* et *Alegria* (Verve/Universal) caracolent aux première et deuxième places.

En fait, on retrouve dans ce quartette, quarante ans après, toutes les qualités du légendaire quintette de Miles, que résumait si bien le titre d'une autre composition de Shorter, « ESP » : « perception extra-sensorielle », c'est bien de cela qu'il s'agit lorsque l'improvisation collective atteint ce degré de réflexe et de réponse, de cohésion et de diversité, de complexité et de simplicité, d'invention sans cesse renouvelée à partir d'un répertoire d'une formidable solidité.

Si *Footprints Live* revitalisait d'anciennes compositions de Shorter, *Alegria* va plus loin, en métamorphosant des pièces aussi inattendues qu'un motet de Noël du XII^e siècle, une des *brasileiras* de Villa-Lobos, ou la romance espagnole qui donne son titre à l'album.

Le jeu incandescent du panaméen Danilo Perez (qui fut le dernier pianiste de Dizzy Gillespie) donne à l'ensemble cette « fièvre latine » qu'affectionne tant Shorter.

John Patitucci (l'ancien bassiste de Chick Corea) forme un tandem rythmique idéal avec le foisonnant jeune batteur Brian Blade – révélé aux côtés de Joshua Redman et de Brad Mehldau. D'un concert à l'autre, ce quartette n'a cessé de progresser vertigineusement, et selon Wayne Shorter lui-même, « *il n'en est encore qu'au début d'une longue épopée.* »

G. A.

Jeudi 22 janvier - 20h
Salle des concerts

Wayne Shorter et Herbie Hancock

Wayne Shorter, saxophone
Herbie Hancock, piano

Durée du concert : 1h30 sans entracte

Ce concert est filmé par ARTE.

Wayne Shorter et
Herbie Hancock

Bien que Herbie Hancock soit de sept ans le cadet de Wayne Shorter, on pourrait les appeler des « jumeaux musicaux ». Leur première rencontre remonte à 1961, pour l'enregistrement de *Free Form* du trompettiste Donald Byrd, dont Herbie était alors le pianiste, Wayne étant à l'époque le saxophoniste des Jazz Messengers.

Tous deux étaient devenus les chefs de file de l'avant-garde du célèbre label Blue Note, avant de se retrouver (de 1964 à 1969) au sein du quintette de Miles Davis. Puis leurs destins sont redevenus parallèles, orientés vers le même horizon « électrique » : Herbie avec ses Headhunters, Wayne avec Weather Report. C'est ensemble qu'ils reviennent au jazz « acoustique », participant au flamboyant mais sporadique quintette VSOP mené par le trompettiste Freddie Hubbard. On les y entend pour la première fois en duo, fugitivement, lors d'un rappel en fin de concert, dans l'album *Live Under The Sky* (1979).

Mais il faudra attendre dix-sept ans pour que cette idée mûrisse. Dans l'intervalle, Herbie et Wayne sont devenus des frères, et aussi des voisins : habitant le même quartier de Los Angeles, ils se rendent souvent visite, pour jouer mais aussi pour prier car ils appartiennent à la même communauté bouddhiste.

Lors du Concours Thelonious-Monk 1996, ils jouent en duo « Memory of Enchantment », une composition du jeune lauréat Michel Borstlap. Le guitariste Pat Metheny, enthousiasmé, va les houspiller jusqu'à ce qu'ils se retrouvent en studio pour le magnifique album *1 + 1* (Verve/Universal) : le titre aurait pu en être $1 + 1 = 1$ tant l'osmose est parfaite. Le répertoire, signé de l'un, de l'autre ou des deux ensemble, n'a rien d'un « best of » convenu. Il s'agit essentiellement de ballades limpides mais singulières, parfois inspirées de chants d'oiseaux (« Visitor from Nowhere ») ou de mélodies orientales (« Aung San Suu Kyi », hommage à la célèbre dissidente birmane). Très lyriques, elles peuvent être écoutées comme des « lieder instrumentaux » dans lesquels Wayne Shorter tire du saxophone soprano de surprenantes « vocalises ». Certaines de ces pièces sont dédiées à des intimes, et l'on devine au-delà de ce dialogue mélancolique la sincérité et la pudeur des plus profondes confidences.

G. A.

Vendredi 23 janvier - 20h
Salle des concerts

Milton Nascimento et ses musiciens

Durée du concert : 1h30 sans entracte

Milton Nascimento Milton Nascimento et Wayne Shorter fêtent les trente ans de leur première collaboration : dans son album *Native Dancer* (1974), Shorter avait surpris tout le monde en interprétant cinq compositions de Milton. Être ainsi célébré par l'un des plus grands compositeurs du jazz fut une consécration pour cet émouvant chanteur brésilien. Ce n'était ni son premier contact avec le jazz, ni le dernier : sa collaboration régulière avec le guitariste Pat Metheny en témoigne. Dès 1968, alors qu'il venait à peine de sortir de l'ombre grâce au succès de sa chanson « Travessia » au Festival de Rio, Milton avait enregistré aux États-Unis le merveilleux *Courage* auquel participait Herbie Hancock. C'est ce dernier qui le présenta à son ami Wayne Shorter. Le fidèle pianiste est encore présent dans *Pieta*, le nouveau disque de Milton (Warner Jazz) et le premier depuis six ans : le chanteur livre une version saisissante du fameux « Cantaloupe Island » de Hancock dans cet authentique chef-d'œuvre qui évoque l'âge d'or de sa collaboration avec son ami d'enfance et alter ego (jusqu'en 1988), l'extraordinaire pianiste arrangeur Wagner Tiso. Milton est né en 1942 à Rio mais son art n'a pas grand chose de commun avec le style « carioca » (samba, bossa nova), même si sa vocation s'est éveillée à l'écoute passionnée du génial Joao Gilberto. Orphelin noir adopté par une famille blanche, Milton a grandi loin de l'océan à Tres Pontes, dans le Minas Gerais. Peu de musiques reflètent aussi bien que la sienne toutes les nuances du métissage de ce Brésil enclavé si généreusement ouvert à toutes les influences extérieures ou intérieures. Mais Milton, c'est d'abord une voix d'exception, sombre et voilée, sans vibrato tapageur, acide et fiévreuse, dénuée d'artifices à part son frémissant *falsetto* : une voix de chanteur des rues, de poète populaire, avec un « grain » plus proche d'un Brel que d'un Caetano Veloso. Une voix qui se magnifie en s'entourant d'autres voix (les chœurs de Milton sont toujours d'une splendeur magique) et d'orchestrations aussi insolites que somptueuses. Wayne Shorter et Milton Nascimento ont en commun d'avoir traversé ces dernières années des épreuves douloureuses. Et de les avoir surmontées en aboutissant à un état de grâce et de sérénité qui transfigure leur musique.

G. A.

Samedi 24 janvier - 20h
Dimanche 25 janvier - 16h30
Salle des concerts

Wayne Shorter Quartet
Danilo Perez, piano
John Patitucci, contrebasse
Brian Blade, batterie
Wayne Shorter, saxophone

Orchestre national de Lyon
David Robertson, direction

Durée du concert : 1h15 sans entracte

Ces concerts sont filmés par ARTE.

Orchestre national de Lyon
Wayne Shorter Quartet

Comme la plupart des grands jazzmen de sa génération et contrairement à de désuets mais tenaces préjugés, Wayne Shorter a fait des études musicales très approfondies, à la New York University. Sa culture musicale est encyclopédique, et la forme symphonique y tient une place privilégiée. C'est d'ailleurs une vieille tradition parmi les grands saxophonistes du jazz qui, de Ben Webster à Mike Brecker ou Wayne Shorter en passant par Charlie Parker, Sonny Rollins ou Ornette Coleman, ont toujours tenu à confronter leur génie de l'improvisation aux potentialités d'une plus ample orchestration. Il y a dix ans, dans l'album *High Life* (Verve/Universal), Wayne Shorter tentait une première expérience – déjà assez convaincante – dans cette direction. Deux ans plus tard, il rassemblait au Portugal un orchestre de quatre-vingt dix musiciens. En 1998, invité par Wynton Marsalis au Lincoln Center, il y faisait jouer quelques-unes de ses compositions par un ensemble plus modeste. Le 2 janvier 2000, il était l'invité d'honneur du Detroit Symphony Orchestra pour la célébration du nouveau millénaire. C'est à cette occasion qu'il a créé « Capricorn II » et surtout « Syzygy ». Les critiques américains ont surtout été impressionnés par « *un usage massif des cuivres, audacieusement harmonisés* ». « Syzygy » est un terme astronomique signifiant le parfait (et rarissime) alignement entre trois corps célestes, comme la Lune, la Terre et le Soleil. En l'occurrence, il s'agit d'une métaphore pour décrire la parfaite adéquation entre trois « corps musicaux » de taille différente : un soliste (Wayne Shorter), un petit groupe (son quartette) et l'énorme masse d'un orchestre symphonique. Comme en témoigne son nouvel album *Alegria*, cette vision « télescopique » est désormais une obsession pour lui, et ce n'est pas surprenant. La richesse harmonique de sa musique et sa passion pour la diversité des timbres lui ont toujours fait ressentir une frustration face aux formats traditionnels du jazz.

G. A.

Biographies

Wayne Shorter

Né en août 1933 à Newark, Wayne Shorter étudie au lycée des Arts avant d'obtenir un diplôme à l'Université de New York. Il sert dans l'armée de 1956 à 1958, puis rejoint les Jazz Messengers d'Art Blakey. Ses cinq années au sein des Messengers l'imposent comme l'une des étoiles montantes du jazz – en 1962, il est nommé premier dans la catégorie « Nouvelle Star Saxophoniste » par la revue *Downbeat*, et second dans la catégorie « Meilleur compositeur », derrière Duke Ellington. En 1964, Miles Davis l'invite en tournée avec son groupe, qui compte également Herbie Hancock, Tony Williams et Ron Carter. Il enregistre une douzaine d'albums avec Miles Davis, avec lequel il collabore durant six ans. En 1970, il forme Weather Report avec Joe Zawinul et Miroslav Vitous. À travers sa carrière solo comme au sein de Weather Report, il participe à l'invention d'un nouveau genre musical, qui allait se faire connaître sous le nom de fusion ou de musique progressive. Durant cette période, Wayne Shorter est premier du classement de la revue *Downbeat* des saxophonistes sopranos durant quinze années consécutives. Considéré comme l'un des interprètes et compositeurs de jazz et de musique moderne les plus prolifiques et importants, Wayne Shorter a obtenu de nombreuses distinctions, dont six Grammy Awards auxquels viennent s'ajouter treize autres nominations. Il a joué sur les bandes originales des films *Glengarry Glen Ross* (1983), *The Fugitive* (1993),

et *Loosing Isaiah* (1995). Récemment, l'Orchestre Symphonique de Detroit lui a commandé une œuvre pour son concert du Millénaire. Comme interprète autant que comme compositeur, Wayne Shorter a profondément marqué la musique moderne, et influencé des générations de musiciens.

Salif Keita

Salifou Keita est né le 25 août 1949 dans le village Djoliba, au cœur du Mali. Albinos, il grandit en solitaire, se plonge dans la lecture, les études et se prend de passion pour le chant des griots, poètes itinérants. La carrière de Salif Keita débute en 1968 lorsqu'il quitte, à l'âge de vingt ans, le domicile familial pour tenter sa chance dans la capitale, Bamako. Sa voix, petit à petit, séduit les musiciens de la métropole, à commencer par le saxophoniste Tidiane Koné, leader du Rail Band de Bamako. Impressionné par ses capacités vocales, Koné embauche le jeune homme, qui devient la véritable vedette de l'ensemble et le conduit rapidement au succès. En 1973, cédant sa place à un jeune chanteur guinéen encore inconnu – Mory Kanté –, Salif Keita rejoint Les Ambassadeurs, autre formation de danse menée par le guitariste et chanteur Kanté Manfila. Premières tournées dans toute l'Afrique de l'Ouest puis expatriation à Abidjan. En 1978, Salif Keita et les siens y enregistrent *Mandjou*, énorme réussite commerciale. C'est là le vrai point de départ de sa carrière internationale. En décembre 1980, Salif et Kanté s'installent trois mois à New York, le temps de mettre en boîte les albums *Primpin* et *Toukan*. Au printemps 1984, Salif Keita triomphe au

Festival des Musiques Métisses d'Angoulême. Le Malien abandonne Abidjan pour s'installer à Montreuil. En 1987, avec *Soro*, manière de blues mandingue chanté en malinké, Salif Keita retrouve les studios pour la première fois en six ans. En octobre, invité en Angleterre pour un concert organisé à l'occasion des 70 ans de Nelson Mandela, il se retrouve entouré de stars consacrées – Youssou N'Dour, Ray Lema – et se voit intégré au cercle restreint des maîtres de la « world music ». S'ensuivent d'innombrables tournées aux quatre coins du globe, ponctuées par les albums *Ko-Yan* (1988) et *Amen* (1991), placés sous la direction artistique de Joe Zawinul (parmi les invités, Wayne Shorter, Carlos Santana et son compatriote le claviériste Cheick Tidiane Seck), ainsi que plusieurs séries de concerts en compagnie du Syndicate du même Zawinul. À partir de 1997, Salif Keita retourne de plus en plus fréquemment au Mali. Il ouvre un studio à Bamako, commence à y produire de jeunes artistes (Fantani Touré, Rokia Traoré) et se consacre de plus en plus à la fondation « SOS Albinos », qu'il a créée en 1990 pour conseiller, orienter et aider ses frères et sœurs d'infortune.

Emanuel Ax

Né à Lvov, en Pologne, Emanuel Ax commence le piano à l'âge de six ans à Varsovie avant de partir pour les États-Unis en 1961, où il travaille avec Mieczyslaw Munz à la Juilliard School. Remarqué par le public en 1974 lorsqu'il remporte, à l'âge de vingt-cinq ans, le premier Prix du Concours Arthur-Rubinstein à Tel Aviv, il gagne le concours de l'Avery Fischer Prize à New

York cinq ans plus tard. Il joue régulièrement en Europe et aux États-Unis, en récital aussi bien qu'avec des orchestres prestigieux – New York, Cleveland, Boston, Chicago, Philadelphie, Saint-Louis, Orchestre de Paris, London Symphony Orchestra, London Philharmonic Orchestra, Royal Concertgebouw... Amateur de musique du XX^e siècle, il crée entre autres, en 1999, le concerto de Christopher Rouse *Seeing* avec l'Orchestre philharmonique de New York. En formation de chambre, il joue régulièrement avec Isaac Stern et Jaime Laredo notamment. Il se produit chaque saison avec Yo-Yo Ma, et leurs enregistrements ont remporté quatre fois le Grammy Award, en particulier le *Trio avec clarinette* de Brahms, avec Richard Stolzman. En 1987, il a signé un contrat d'exclusivité avec Sony Classical, après avoir enregistré de nombreux disques chez BMG.

Yoko Nozaki

Après des études à l'École de musique Toho de Tokyo et à la Juilliard School of music de New York, Yoko Nozaki fait ses débuts en récital à New York en 1972. Elle est ensuite invitée à jouer en soliste avec les principaux orchestres américains et européens et dans les principaux festivals internationaux (Tanglewood, Mostly Mozart de New York). Yoko Nozaki se produit très régulièrement avec son mari, le pianiste Emanuel Ax, dans des récitals d'œuvres pour piano à quatre mains ou dans des concertos pour deux pianos. Ensemble, ils ont notamment interprété le *Double Concerto pour piano* de Mozart au Mostly Mozart Festival, ainsi qu'avec

l'Orchestre du Minnesota et David Zinman, et ils ont récemment donné, avec les percussionnistes Mark Damaloukis et Matt Wood, un programme autour de la musique contemporaine pour piano et percussions au Lincoln Center de New York.

David Robertson

Né à Santa Monica, en Californie, David Robertson occupe depuis septembre 2000 les fonctions de Directeur musical de l'Orchestre national de Lyon et de Directeur artistique de l'Auditorium de Lyon, la résidence permanente de l'orchestre. C'est la première fois à Lyon que ces deux postes sont confiés à une même personne. Nommé chef de l'année, au début du nouveau millénaire, par *Musical America*, il est désormais reconnu par le public et la critique du monde entier pour ses interprétations du grand répertoire symphonique, mais également pour ses affinités avec la musique du XX^e siècle et avec un large répertoire lyrique. David Robertson a fait des études de cor et de composition à la Royal Academy of Music de Londres avant d'entreprendre des études de direction d'orchestre. De 1985 à 1987, il a été chef résident de l'Orchestre symphonique de Jérusalem, où il a acquis l'expérience d'un vaste répertoire. De 1992 à août 2000, il a assuré la direction musicale de l'Ensemble Intercontemporain à Paris. Il dirige régulièrement les orchestres majeurs d'Europe (Orchestre de Paris, Orchestre symphonique de Londres, Orchestre d'État de Bavière, Staatskapelle de Berlin, RAI de Turin), des États-Unis (Chicago

Symphony, Boston Symphony, Cleveland, Philadelphie, New York Philharmonic) et du Japon (NHK de Tokyo). Il se produit également dans les maisons d'opéra les plus prestigieuses (Scala de Milan, Opéra d'État de Bavière, Metropolitan Opera de New York, Hambourg, San Francisco, Théâtre du Châtelet à Paris).

David Robertson accordé une attention toute particulière aux étudiants en musique. En plus des nombreuses activités pédagogiques menées à l'Ensemble Intercontemporain et à l'Auditorium-Orchestre national de Lyon, il travaille avec des élèves du Conservatoire de Paris, de la Juilliard School, de Tanglewood et du Festival de musique d'Aspen, où il intervient chaque année.

Orchestre national de Lyon

Héritier de la Société des Grands Concerts de Lyon, fondée en 1905, l'Orchestre national de Lyon s'enorgueillit d'un passé prestigieux auquel ont contribué André Cluytens, Charles Munch, Ernest Ansermet et Pierre Monteux. En 1969, à l'initiative de la municipalité de Lyon, la formation est devenue un orchestre permanent de 102 musiciens, avec comme premier directeur musical Louis Frémaux (1969-1971). Depuis lors, l'orchestre est administré et soutenu financièrement par la Ville de Lyon, qui l'a doté en 1975 d'une salle de concerts, l'Auditorium de Lyon – l'une des plus vastes de France, avec ses 2100 places. Sous la nouvelle appellation d'Orchestre national de Lyon, il se consacre, depuis 1985, au répertoire symphonique. Succédant à Louis Frémaux en 1971, Serge Baudo est resté à la tête de l'orchestre jusqu'en 1986

et en a fait une phalange reconnue bien au-delà de sa région d'origine. Sous l'impulsion d'Emmanuel Krivine, directeur musical de 1987 à 2000, l'ONL a connu une progression artistique saluée par la critique internationale. L'arrivée de David Robertson, nommé en septembre 2000 directeur musical de l'ONL et directeur artistique de l'Auditorium, a confirmé le rang atteint par l'orchestre et l'a renforcé, grâce à une politique de répertoire pertinente et ouverte à tous les styles. L'ONL développe une activité intense hors de Lyon, au sein de laquelle il convient de souligner notamment trois tournées au Japon dans les années 1990, une tournée européenne en novembre 2001 (avec, entre autres étapes, Cologne, Amsterdam et Londres), des prestations aux BBC-Proms et au Festival d'Édimbourg en été 2002, l'ouverture de la saison 2002/03 au Châtelet, à Paris, avec Jessye Norman (*Erwartung* de Schönberg et *La Voix humaine* de Poulenc, dans une mise en scène d'André Heller) ainsi qu'une tournée aux États-Unis en janvier et février 2003 (Carnegie Hall de New York – deux concerts –, Seattle, Berkeley-San Francisco et Los Angeles). En novembre 2004, l'orchestre est invité pour cinq soirées en Suisse, dans le cadre des Concerts du Klubhaus. L'orchestre a collaboré avec de nombreux interprètes renommés, comme Martha Argerich, José Van Dam, Leon Fleisher, Jessye Norman, Kristian Zimerman, Itzhak Perlman, Yo-Yo Ma, Vadim Repin, Evgeni Kissin, Pierre-Laurent Aimard, Tabea Zimmermann et Christian Tetzlaff. Il a accueilli de grands

compositeurs, tels Luciano Berio ou Krzysztof Penderecki, venus faire travailler leurs œuvres et les diriger. Il a également fait découvrir en première audition mondiale, européenne ou française les pièces des plus grands créateurs de notre temps, d'Elliott Carter et Pierre Boulez à Toru Takemitsu, Steve Reich et George Benjamin. La politique de répertoire menée ces dernières années se reflète dans la discographie la plus récente de l'Orchestre national de Lyon : un CD entièrement consacré au compositeur argentin Alberto Ginastera (*Naïve*), un CD d'œuvres de Bartók (*Harmonia Mundi*), avec notamment le premier enregistrement de la version originale du *Mandarin merveilleux*, et enfin un CD consacré à Boulez (*Naïve*), salué à sa sortie par un « Diapason d'or » et un « ffff » de *Télérama*. En été 2003, l'orchestre a gravé chez Naïve des œuvres de Steve Reich, en particulier la version pour orchestre à cordes de *Different Trains*, commande conjointe de l'ONL et de l'Orchestre de Philadelphie.

Concert du 20 janvier

Flûtes
Emmanuelle Réville*
France Verrot

Hautbois
Jérôme Guichard*
Guy Laroche*

Clarinettes
François Sauzeau*
Thierry Mussotte

Saxophone
Frédéric Frouin°

Bassons
Louis-Hervé Maton*
Stéphane Cornard

Cors
Michel Molinaro*
Serge Leriche
Joël Nicod
Paul Tanguy

Trompettes
Sylvain Ketels*
Michel Haffner

Trombones
Fabien Lafarge*
Frédéric Boulan
Jean Gotthold

Timbales
Benoît Cambreling*

Percussions
Michel Visse*

Claviers
Elisabeth Rigollet*

Harpe
Eléonore Euler-Cabantous*

Violons I
Jennifer Gilbert
(violon solo supersoliste)
Jacques-Yves Rousseau*
Yves Chalamon
Pascal Chiari
Constantin Corfu
Andréane Détienne
Annabel Faurite
Sandrine Haffner
Yaël Lalande
Philip Lumbus
Anne Rouch
Roman Zgorzalek

Violons II
Catherine Menneson*
Tamiko Kobayashi-Massot*
Keiko Chimoto
Sylvie Diou
Julie Friez
Kaé Kitamaki

Monique Lumbus
Marie-Claire Moissette
Marie-France Poirier
Haruyo Tsurusaki

Altos
Jean-Pascal Oswald*
Fabrice Lamarre*
Catherine Bernold
Marie Gaudin
Elodie Guillot
Vincent Hugon
Carole Millet
Manuelle Renaud

Violoncelles
Nicolas Hartmann*
Philippe Silvestre de Sacy*
Stephen Eliason
Vincent Falque
Jean-Marie Mellon
Jérôme Portanier

Contrebasses
Ferenc Bokány*
Daniel Billon
Gérard Frey
Vincent Menneson

Concerts des 24 et 25 janvier

Flûtes
Emmanuelle Réville*
Benoit Le Touzé

Hautbois
Guy Laroche*
Pascal Zamora

Clarinettes
Robert Bianciotto*
Thierry Mussotte

Saxophones
Frédéric Frouin°
Bruno Totaro°

Bassons
Olivier Massot*
François Apap

Cors
Yves Stocker*
Olivier Beydon

Trompettes
Christian Léger*
Arnaud Geffray
Michel Haffner

Trombones
Philippe Cauchy*
Frédéric Boulan

Tuba
Christian Delange

Timbales
Benoît Cambreling*

Percussions
Stéphane Pelegri*
Thierry Huteau

Violons I
Florent Kowalski
(violon solo supersoliste)
Jacques-Yves Rousseau*
Claudie Boisselier
Yves Chalamon
Pascal Chiari
Constantin Corfu
Andréane Détienne
Sandrine Haffner
Philip Lumbus
Sébastien Plays

Violons II
François Payet-Labonne*
Tamiko Kobayashi-Massot*
Bernard Bouffroy
Sylvie Diou
Véronique Gourmannel
Kaé Kitamaki
Monique Lumbus
Marie-Claire Moissette
Haruyo Tsurusaki
Mireille Monin

Altos
Jean-Pascal Oswald*
Fabrice Lamarre*
Elodie Guillot
Vincent Hugon

Valérie Jacquart
Franck Lombard
Carole Millet
Manuelle Renaud

Violoncelles
Nicolas Hartmann*
Philippe Silvestre de Sacy*
Matthieu Chastagnol
Dominique Denni
Maurice Favre
Jean-Etienne Tempo

Contrebasses
Ferenc Bokány*
Gérard Frey
Vincent Menneson
Benoist Nicolas
Marie-Noëlle Vial

* soliste
° supplémentaire

Herbie Hancock
Né à Chicago en 1940, Herbie Hancock fit ses débuts comme jeune prodige du piano – il interprète un concerto de Mozart avec l'Orchestre Symphonique de Chicago à l'âge de onze ans. Il commence à jouer du jazz au lycée, influencé par Oscar Peterson et Bill Evans. Nourrissant également une passion pour l'électronique, il obtient des diplômes en musique et en ingénierie électronique au collège Grinnel. En 1960, à l'âge de vingt ans, il est découvert par le trompettiste Donald Byrd, qui lui demande d'intégrer son groupe. En 1963, son premier album, paru chez Blue Note Records, *Takin' Off*, est un succès immédiat. En 1963 également, il est invité à rejoindre le quintette de Miles Davis – formation dont il sera membre pendant cinq ans. Parallèlement, sa carrière solo s'épanouit sur Blue Note avec des titres comme *Maiden Voyage*,

Empyrean Isles ou *Speak Like A Child*. En 1966, il compose la bande originale du film de Michelangelo Antonioni *Blow up*. Il composera de nombreuses musiques pour le cinéma ou la télévision, notamment la bande originale de *Round Midnight* pour laquelle il remporte un Grammy Award en 1987. Après avoir quitté Miles Davis, en 1968, Hancock se consacre au jazz-funk électronique. En 1973, *Headhunters*, son second disque chez Columbia Records, est disque de platine. Dans le même temps, il reste proche du jazz acoustique : il enregistre avec VSOP, avec différents trios et quartettes sous son propre nom, ou en duo avec les pianistes Chick Corea ou Oscar Peterson. En 1980, il présente le jeune Wynton Marsalis au monde, produisant le premier album en tant que leader du trompettiste. En 1983, il se lance dans une collaboration avec l'architecte musical Bill Laswell qui donne notamment naissance au succès *Rock it*. Après des réalisations explorant diverses directions, les années Verve d'Herbie Hancock culminent, en 1998, avec *Gershwin's world*, un projet réunissant des musiciens de tous horizons – entre autres Joni Mitchell, Stevie Wonder, Kathleen Battle, l'Orpheus Chamber Orchestra, Wayne Shorter et Chick Corea –, trois fois primé aux Grammy Awards. À l'orée de sa cinquième décennie de vie professionnelle, Herbie Hancock demeure là où il a toujours été : à la pointe de la culture mondiale, de la technologie, du business et de la musique, imprimant sa marque à tous les domaines qu'il explore.

Milton Nascimento

Né à Rio de Janeiro en 1942, Milton Nascimento a emménagé à l'âge de deux ans avec ses parents adoptifs à Três Pontas, dans l'État des Minas Gerais. L'influence du catholicisme est très forte dans la région, et les harmonies qui gouvernent la musique de Milton Nascimento sont sans doute nées à son contact. Bien qu'originaire de Rio, il fut l'un des musiciens les plus actifs à promouvoir la musique populaire des Minas Gerais. Doté d'une voix extraordinaire, il débute sa carrière à l'âge de treize ans, chantant en tant que crooner, un style auquel il reviendra sur son CD *Crooner*, en 1999. À l'adolescence, il intègre le groupe Luar de Prata avec Wagner Tiso. Nascimento travaille à Rádio Três Pontas en tant que DJ, présentateur et réalisateur. En 1963 et 1964, il fait partie du groupe W's Boys, dont les membres portaient tous un nom commençant par la lettre W – Wagner (Tiso), Walthino, Wilson et Wanderley –, si bien que Milton change provisoirement son nom en Wilton. Par la suite, Milton Nascimento s'installe à Belo Horizonte, la capitale de l'État des Minas Gerais, pour faire des études d'économie. Il y fait la connaissance de musiciens comme Márcio Borges, son frère Lô Borges et Fernando Brant, qui allaient devenir des partenaires à long terme. Il se produit au sein de différents groupes à Belo Horizonte avant de revenir à Rio de Janeiro, où il enregistre avec le groupe Sambacana. Après des années de clubs, festivals et expériences

diverses, ses chansons attirent l'attention de l'une des plus grandes chanteuses du Brésil, Elis Regina, avec laquelle il initie une collaboration. En 1966 et 1967, Nascimento joue dans des festivals. Sa chanson *Travessia*, co-écrite avec Fernando Brant, se place en seconde position dans un festival et il remporte le prix de meilleur interprète. La même année, il enregistre son premier album. En 1968, en voyage aux États-Unis, il enregistre son album *Courage*. Durant les années suivantes naissent ses titres les plus populaires : *Milton, Minas, Gerais, Milagre dos Peixes* et les deux volumes de *Clube da Esquina*, qui lance des musiciens originaires des Minas Gerais comme Lô Borges, Beto Guedes, Toninho Horta, Wagner Tiso, Nivaldo Ornellas, Nelson Ângelo, Tavito... Dans les années 70, certaines de ses chansons sont censurées par le régime militaire. Il réalise quelques albums aux États-Unis, notamment avec Airto Moreira, Herbie Hancock ou Wayne Shorter. Milton Nascimento est considéré comme l'un des plus grands chanteurs de pop brésiliens. En tant que compositeur, il a influencé des générations de musiciens. En 1998, son album *Nascimento* a obtenu un Grammy Award dans la catégorie « Meilleur disque de musique du monde de l'année »

PROCHAINEMENT...

ENFANCES - CONTES ET RÉCITS

MERCREDI 28 JANVIER, 20h

Orchestre des Lauréats du Conservatoire de Paris
Myung-Whun Chung, direction
Œuvres de Ravel et Prokofiev

VENDREDI 30 JANVIER, 20h

SAMEDI 31 JANVIER, 18h

Du coq à l'âne

Spectacle de chansons

SAMEDI 31 JANVIER, 15h

Histoire de Babar

Musique de Francis Poulenc

Texte de Jean de Brunhoff

Mise en scène de Marianne Pousseur,

Enrico Bagnoli

SAMEDI 31 JANVIER, 20h

Orchestre National d'Île-de-France

Tito Ceccherini, direction

Sonia Turchetta, soprano

Œuvres de Bizet, Debussy et Sciarrino

DIMANCHE 1^{er} FÉVRIER, 15h

Chœur d'enfants Sotto Voce

Scott Alan Prouty, direction

Richard Davis, piano

Œuvres de Maxwell, Kosma, Bizet, Mozart, Poulenc, Debussy, Offenbach, Humperdink.

DIMANCHE 1^{er} FÉVRIER, 17h

Maîtrise de Radio France

Toni Ramon, direction

Œuvres de Lalo et Britten

MERCREDI 4 FÉVRIER, 20h

Orchestre du Conservatoire de Paris

Zsolt Nagy, direction

Œuvres de Tchaïkovski, Janáček et Stravinski

VENDREDI 6 FÉVRIER, 20h

Solistes de l'Ensemble Intercontemporain

Œuvres de Schumann, Kurtág, Webern, Lachenmann, Messiaen, Holliger, Lang et Ravel

SAMEDI 7 FÉVRIER, DE 16h À 19h

Forum *Les albums pour l'enfance*

SAMEDI 7 FÉVRIER, 20h

Ensemble Intercontemporain

Kazushi Ono, direction

Œuvres de Adès, Knussen, Chin et Ligeti

PROCHAINS CONCERTS JAZZ

MARDI 10 ET MERCREDI 11 FÉVRIER

GOSSÉS DE TOKYO

Film muet de Yasujiro Ozu (1932)

Musique d'Érik Truffaz et ses musiciens invités

VENDREDI 5 MARS

LES SOLEILS FONDUS DE LA CITÉ (création)

Claude Barthélémy

Orchestre National de Jazz

Philippe Nahon, Jean-Pierre Drouet,

Daunik Lazro, Elise Caron

DIMANCHE 7 MARS

AN ALTERNATE RESISTANCE

MAYBE MONDAY

Fred Frith, Miya Masaoka, Larry Ochs,

Lesli Dalaba, Carla Kihlstedt,

Etienne Bultingaire

SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 JUIN

AHMAD JAMAL AUTOUR DE BROADWAY

James Cammack, Idris Muhammad, Ahmad Jamal.

Notes de programme Éditeur : Hugues de Saint Simon - Rédacteur en chef : Pascal Huynh - Rédactrice : Gaëlle Plasseraud - Secrétaire de rédaction : Sandrine Blondet - Équipe technique Régisseur général : Olivier Fioravanti - Régisseurs plateau : Éric Briault, Jean-Marc Letang - Régisseurs lumières : Benoît Payan, Marc Gomez - Régisseurs son : Bruno Morain, Didier Panier.